



Cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre »



Actes de la conférence
**« Création artistique : quelle place pour
la jeunesse marocaine ? »**

Casablanca, jeudi 5 juillet 2018



FONDATION
Attijariwafa bank

Pôle Édition & Débats

Tous les actes des conférences du Cycle « Échanger pour mieux comprendre »
sont disponibles sur le site institutionnel : www.attijariwafabank.com

Échanger pour mieux
comprendre

ACTES DE LA CONFÉRENCE

Jeudi 5 juillet 2018

Présentation des invités et annonce du programme de la conférence

Mme Mouna Kably, Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Mot de bienvenue

Mme Saloua Benmehrez, Directrice de la Communication Groupe, Attijariwafa bank

Panel de discussion

Mme Monia Rizkallah, Violoniste professeur à l'Opéra de Berlin

M. Mohammed Elbellaoui, alias Rebel Spirit, Artiste Plasticien

M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg, Musicien et Rappeur

M. Ayoub El Aiassi, Réalisateur et metteur en scène

Sous la modération de

M. Abdelhak Najib, Journaliste, Écrivain et Critique littéraire

Séance de Questions/Réponses

La rencontre en images

Pôle Édition & Débats

Mouna Kably, Responsable

Kenza Lamniji, Chef de Projets

Sara Khallaayoun, Chef de projets

Présentation des invités et annonce du programme de la conférence

Mme Mouna Kably

Responsable du pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Mesdames et Messieurs,

Bonsoir et bienvenue à cette 40^e édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre » de la Fondation Attijariwafa bank, consacrée à la contribution de la jeunesse à la création artistique. Nous avons le plaisir de recevoir ce soir, quatre jeunes talents marocains qui ont accepté de nous parler de leur parcours inspirant, de leurs succès, mais aussi des obstacles surmontés, pour réaliser leur rêve. Chacun d'entre eux va nous offrir une prestation en rapport avec sa passion, que ce soit la musique classique, le Rap, le dessin ou la poésie et le cinéma.

Bienvenue donc à **Mme Monia Rizkallah**, Violoniste à l'Opéra de Berlin. Passionnée de musique classique, Monia joue dans le monde entier, dans des orchestres de renommée internationale. En 2000, elle intègre l'Opéra de Berlin où elle est actuellement violoniste professeur.

Bienvenue à **M. Mohammed Elbellaoui** alias Rebel Spirit, Artiste Plasticien. Lauréat de l'École des Beaux-Arts de Casablanca, Rebel Spirit est passionné d'art urbain, et compte à son actif plusieurs expositions et la publication de 2 Bandes Dessinées à succès (Le Guide Casablancais et Le Casablancais 2).

Vous connaissez tous **Don Bigg**. De son vrai nom Taoufik Hazeb, Don Bigg se consacre très tôt à la musique et a déjà produit 3 albums qui font de lui l'un des rappeurs les plus appréciés de la scène musicale marocaine. Bienvenue à vous.

Et enfin, bienvenue à **Ayoub El Aiassi**, jeune réalisateur et metteur en scène. Lauréat de

l'École Supérieure des Arts Visuels de Marrakech, Ayoub a plusieurs cordes à son arc. Il est acteur, metteur en scène et poète. Cette année, il a sorti son premier long métrage « Le Malentendu » (Matfahmnach), adapté de la pièce de théâtre d'Albert Camus du même nom.

C'est notre ami **M. Abdelhak Najib**, Journaliste, Écrivain, Critique d'art et de cinéma qui a étroitement contribué à l'organisation de cette rencontre, qui assurera la modération de ce panel de qualité.

Le programme de cette soirée va se dérouler comme suit :

Après 1 heure 30 minutes de discussion agrémentée de prestations de nos artistes, la parole sera donnée à la salle pour une séance de questions/réponses de 30 minutes. Nous clôturerons cette dernière rencontre du premier semestre 2018 par un cocktail de l'amitié.

Je précise que l'intégralité des échanges fera l'objet d'une publication qui sera disponible sur le site institutionnel de la banque www.attijariwafabank.com.

Mais avant de céder la parole à nos artistes, j'invite Mme Saloua Benmehrez à la tribune, pour prononcer le mot de bienvenue au nom de M. Mohamed El Kettani, Président Directeur Général du groupe Attijariwafa bank.

Je vous souhaite une excellente conférence. Mme Benmehrez à vous la parole.



Mot de bienvenue

Mme Saloua Benmehrez

Directrice de la Communication Groupe, Attijariwafa bank

Mesdames et Messieurs,

Au nom de M. Mohamed El Kettani, Président Directeur Général du groupe Attijariwafa bank, qui n'a pu être présent parmi nous ce soir, en raison d'engagements de dernière minute, nous vous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre ».

Je tiens tout d'abord à vous remercier pour votre fidélité et votre soutien constant à cette initiative citoyenne qui en est à sa 40^e édition. Sans vos encouragements et votre participation aux débats que nous organisons chaque mois, autour de sujets d'actualité qui vous concernent, nous n'aurions pas réussi ce challenge.

Pour cette 40^e édition de notre cycle de conférences, nous avons choisi, une fois de plus, de mettre à l'honneur la jeunesse qui fait preuve de créativité et d'innovation dans tous les domaines, et en particulier, dans le domaine artistique et culturel. Nos jeunes ont la chance d'être nés et d'évoluer sur une terre qui a été le carrefour de

grandes civilisations, et bénéficié de multiples influences qui se reflètent dans les diverses expressions artistiques représentées ce soir. Cette diversité témoigne, une fois de plus, des valeurs d'ouverture et de dialogue qui sont les nôtres, pour la compréhension de toutes les cultures du monde.

C'est donc dans cet esprit d'ouverture et de partage que nous sommes fiers d'accueillir aujourd'hui, Mme Monia Rizkallah, Violoniste à l'Opéra de Berlin, M. Mohammed Elbellaoui, alias Rebel Spirit, Artiste Plasticien, M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg, Musicien et Rappeur et M. Ayoub El Aiassi, Réalisateur et Metteur en scène. Ces artistes de talent dont la notoriété dépasse les frontières, vont nous parler de leur parcours, de leur passion, de leurs défis, mais aussi des obstacles surmontés pour réaliser leur rêve. Je les remercie d'avoir accepté notre invitation. Et, pour notre plus grand plaisir, cette rencontre sera rythmée par une prestation de chacun d'entre eux.

La modération sera assurée par M. Abdelhak Najib, Journaliste, Écrivain, Critique d'art et de cinéma.

Je conclurai par un extrait de la Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles, de l'UNESCO qui date de 1982 :

« La culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous

des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. »

Et cette conférence veut s'inscrire dans ce même état d'esprit. J'espère que chacun de vous y trouvera son intérêt.

Merci pour votre attention.

Je vous souhaite une excellente conférence.



M. Abdelhak Najib

Journaliste, Écrivain, Critique d'art et de cinéma, Modérateur

Bonsoir à toutes et à tous.

Merci à l'assistance, merci à toutes les personnes qui sont parmi nous ce soir.

Nous sommes très heureux de partager cette soirée avec vous dans le cadre de ce cycle « Échanger pour mieux comprendre » initié par la Fondation Attijariwafa bank.

Mme Saloua Benmehrez, Directrice de la Communication Groupe et de la Fondation et Mme Mouna Kably, Responsable du Pôle Édition & Débats, nous ont bien présenté les intervenants et amis artistes qui vont participer au panel de discussion. Je me limiterai à une brève introduction pour préciser l'esprit de cette soirée.

L'on pourrait se poser la question suivante : pourquoi sommes-nous en présence ce soir de ces quatre figures des arts et de la culture au Maroc ? Pour une raison toute simple : chacun d'entre eux a sa propre histoire, et incarne à lui tout seul un parcours inédit.

Je vais commencer par Don Bigg qui a effectué un parcours atypique. Bien qu'issu d'un quartier populaire, il a réussi à dessiner sa propre ligne de conduite et a fait beaucoup de sacrifices pour se consacrer à la musique. Alors qu'il était destiné à devenir juriste, Bigg a décidé d'interrompre en cours de route sa formation, pour s'adonner pleinement à sa passion. Aujourd'hui, le résultat est connu. Don Bigg jouit d'une notoriété qui dépasse les frontières nationales, il est désormais connu à l'échelle mondiale. Il a composé, travaillé, chanté et interprété ses chansons à travers le monde et collaboré avec d'autres artistes internationaux. Et puis surtout, il est un citoyen engagé dans le sens où il incarne le jeune marocain qui a réussi et qui, à son tour, est entrain de tendre la main aux autres jeunes talents pour les aider à concrétiser leur passion et à réaliser leurs rêves. Et c'est ce que l'on attend de notre jeunesse marocaine : qu'elle soit porteuse d'espoir, de rêves, de grandes réalisations et de réussite.

Rebel Spirit est également issu d'un quartier populaire et incarne avec excellence, l'esprit de l'artiste engagé. À ses débuts, il a commencé par dessiner des graffitis sur les murs des ruelles de son quartier, au risque d'être pourchassé par des policiers. Le jour où je l'ai reçu à la télévision pour l'émission culturelle « Sadae Al Ibdâa » que j'anime sur la télévision nationale, Rebel Spirit a partagé avec nous une anecdote : en fait, il est toujours accompagné de son acolyte qui assure le guet pendant qu'il dessine. Cette petite histoire prouve que, face aux obstacles, l'on finit toujours par trouver un moyen d'y arriver. Et c'est cette passion qu'il avait déjà très jeune pour le dessin, qui l'a mené aujourd'hui à sa stature actuelle. Quelques semaines auparavant, Rebel Spirit a même eu l'honneur de rencontrer Sa Majesté le Roi Mohammed VI dans un cadre associatif. Son crédo est simple et il l'a souvent partagé avec moi dans le cadre de diverses collaborations : « Tout passe par le travail ». Pour y arriver, il faut travailler. Selon lui, l'on ne doit pas rester bloqué par un état d'esprit défaitiste : « je ne peux pas y arriver parce que je viens d'un quartier populaire », ou encore « je ne peux pas y arriver parce que l'on ne m'a pas aidé ». Il reste convaincu que tout est possible grâce au travail.

Quant à Monia Rizkallah, son art a dépassé les frontières et elle fait maintenant partie des plus grandes violonistes du monde. Pour entrer à l'Opéra de Berlin, dont la réputation et la puissance sont mondialement connues, il faut parcourir un long chemin et faire preuve de rigueur et de témérité. Et Monia Rizkallah a réussi à le faire avec brio. Elle est considérée par ses pairs comme l'une des artistes les plus talentueuses de sa génération. Et tout comme Don Bigg et Rebel Spirit, elle profite de son expérience pour propulser de jeunes

Marocains vers la réussite et la lumière. Elle a créé « El Akademia Masterclass » qui en est déjà à sa deuxième édition cette année, une édition spéciale dans la mesure où elle a pu bénéficier du parrainage de son Altesse Royale la Princesse Lalla Meryem. Elle nous en parlera tout à l'heure.

Et finalement, Ayoub El Aiassi. Nous sommes ravis qu'il soit présent parmi nous ce soir. Ayoub est un jeune artiste plein de talent. Il est réalisateur, metteur en scène, homme de théâtre, poète et analyste de la vie politique et sociale au Maroc. Il a non seulement travaillé avec Tayeb Seddiki, mais il a surtout été admiré par ce dernier. Tayeb Seddiki qui pouvait difficilement admirer les autres, avait beaucoup d'estime et de respect pour lui. Ayoub vient de signer un long métrage qui s'appelle « Le Malentendu » d'après

« Nous accueillons ce soir quatre figures des arts et de la culture car chacun d'eux a sa propre histoire et un parcours inédit ».

la pièce de théâtre d'Albert Camus. Et je rappelle qu'il fait partie de ces personnes qui ont la capacité de se dépasser et de transmettre aux autres.

Donc nous sommes ici réunis ce soir, avec nos quatre invités, pour parler justement de ce dépassement de soi et des

voies possibles qui nous permettent de nous réaliser malgré tous les obstacles.

Je dirai qu'il y a deux types de personnes dans le monde : celles qui se précipitent vers la lumière pour briller et celles qui s'y précipitent pour mieux voir. Nos quatre invités ont choisi de mieux voir.

Honneur aux dames, je cède la parole à Monia Rizkallah qui nous vient de Berlin et qui a passé une journée mouvementée à Rabat avec ses jeunes étudiants qui participent à son projet « El Akademia Masterclass ».

À toi l'honneur avant d'avoir le plaisir d'écouter ta prestation.



Mme Monia Rizkallah

Violoniste professeur à l'Opéra de Berlin

Je n'ai pas l'habitude d'avoir un micro dans les mains, j'ai plutôt l'habitude d'avoir un violon. Ce n'est donc pas un exercice auquel je me prête tous les jours.

Je me présente, je m'appelle Monia Rizkallah, mes parents sont marocains, je suis native de Bordeaux et je vis à Berlin, en Allemagne, le pays que j'ai choisi pour la musique. J'ai effectué mes études au Conservatoire de Paris et puis à Varsovie et à Berlin pour poursuivre le cycle de perfectionnement.

Tout au long de mon parcours, j'ai eu la chance de rencontrer des personnes, des professeurs et mes pairs, qui m'ont remarquée et qui m'ont beaucoup aidée.

Mon père était analphabète, il n'a jamais été à l'école. Mais il aimait beaucoup la musique classique. À ses trente ans, il a décidé d'émigrer en France. Lorsque j'avais 7 ans, mon père nous avait proposé, à mes deux petites sœurs et moi, d'apprendre à jouer un instrument de musique.

Des années plus tard, je me suis rendue compte que ma sœur aînée avait choisi le piano, et mon père avait quand même trouvé le moyen d'en acheter un, malgré sa cherté. Je n'ai jamais su comment mon père s'était arrangé pour économiser suffisamment d'argent et nous permettre d'avoir un piano à la maison. Quant à moi, j'ai choisi un petit violon, instrument moins cher que le piano. Et ma petite sœur a choisi la flûte.

Aujourd'hui, mon père n'est plus là, il nous a quittés il y a trois ans, mais je voudrais lui dire que je lui suis tellement reconnaissante. Je me rappelle que maman lui disait : « Elle a peut-être du talent, ses professeurs l'encouragent, mais cette vie de musicien est aussi une vie de saltimbanque avec les concerts le soir, les multiples voyages... » Mais mon père lui répondait : « Non, elle ira à Paris, seule à 18 ans et nous lui ferons confiance ». Et je trouve cela incroyable. S'il était là, je lui dirai merci. Mes parents m'ont donc encouragée et j'ai pu passer le concours au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.

Mais, je ne vous cache pas que c'était difficile. Le parcours a été semé d'obstacles, marqué par des hauts et des bas. L'on se pose toujours des questions qui restent sans réponse, comme « pourquoi je n'ai pas été reçu au concours alors que je considère que j'ai très bien joué ? ».

Ce n'est pas évident de trouver sa place dans la mesure où l'on trouve des talents partout. Alors, pour faire ses preuves, il faut se démarquer de tous les autres.

Je suis venue à la rencontre de ce soir accompagnée de quatre de mes élèves de « El Akademia Masterclass ». On en est à la 2^e édition cette année. C'est aujourd'hui même que l'on a débuté les répétitions. Et le 13 juillet, je vous invite tous à assister au concert qui aura lieu sur l'esplanade de la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc à Rabat, et qui réunira l'Orchestre des Jeunes du Maroc.

« El Akademia Masterclass » est un programme interculturel qui est soutenu en Allemagne par la Maison d'Opéra de Berlin, des politiciens allemands qui militent pour jeter des ponts entre l'Allemagne et le Maroc et la société Bosch. Il faut

savoir que c'est la première fois qu'une société allemande soutient un projet interculturel en Afrique. Je suis très heureuse qu'ils aient cru en notre projet et qu'ils aient été convaincus par le talent de ces jeunes.

Aussi, j'ai reçu un appel il y a quelques jours qui représente ma plus grande fierté. En effet, j'avais envoyé une demande de soutien à Sa Majesté pour notre projet. Ma fille et moi attendions tous les jours une lettre du Palais Royal au pied de la boîte aux lettres. Et, il y a quelques jours, je me rendais à un concert à l'Opéra de Berlin, quand je reçois un appel du Palais Royal. Au début, je pensais qu'une amie me faisait une blague. Mais c'était bien un appel du Palais Royal qui me confirmait la présidence d'honneur de son Altesse Royale la Princesse Lalla Meryem. Donc le 13 juillet, j'espère de tout cœur qu'elle va nous faire le grand honneur de sa présence. J'en serai tellement heureuse. Bien entendu, j'ai le soutien en Allemagne de toutes ces institutions et là, c'est le pays de mes origines qui me tend la main. Un tel soutien me touche énormément car il concerne un projet qui se passe au Maroc et qui est dédié à la jeunesse marocaine.

M. Abdelhak Najib

Comme vous avez pu le constater, le parcours de Monia illustre à la perfection ce que l'on peut appeler « aller au bout de ses rêves ». Elle y a cru, son parcours est couronné de succès et aujourd'hui, elle est déjà en train de passer le relais. Et c'est l'un des messages que nous

voudrions transmettre ce soir : il ne faut jamais oublier les autres.

Et maintenant, on a l'immense plaisir d'écouter Monia Rizkallah. Monia, que vas-tu nous interpréter ce soir ?

Mme Monia Rizkallah

C'est une pièce de Jean-Sébastien Bach, le prélude de la troisième partita en mi majeur.

M. Abdelhak Najib

Avant de te laisser à ton violon, l'on peut rappeler ce qu'Emil Cioran a dit à propos de Jean-Sébastien Bach : « Dieu peut remercier Bach, parce que

Bach est la preuve de l'existence de Dieu ». Monia, à toi !



Monia Rizkallah interprète le prélude de la troisième partita en mi majeur de Jean-Sébastien Bach

M. Abdelhak Najib

Merci Monia pour ce moment de partage d'exception. Tu as un rapport si spécial avec ton instrument que tu ne t'en sépares jamais. Ton interprétation de Jean-Sébastien Bach est magnifique.

Maintenant, je voudrais passer à Rebel Spirit. Mohammed Elbellaoui a une volonté de fer. Je n'ai jamais rencontré un jeune garçon avec une modestie

aussi ancrée. Il est d'une humilité incroyable. Tout en gardant la tête sur les épaules, il trace son chemin. Il fait des choses exceptionnelles avec beaucoup de cœur, et surtout, sans faire de bruit. Mohammed, j'aimerais beaucoup que tu nous parles de ton expérience, et surtout de ton rapport particulier à ta ville, Casablanca, et à ton quartier, Salmia.



M. Mohammed Elbellaoui, alias Rebel Spirit Artiste Plasticien

Bonsoir tout le monde. Je suis Mohammed Elbellaoui. Je suis lauréat de l'École des Beaux-Arts de Casablanca. Je suis auteur de bande dessinée, j'ai édité à mon propre compte deux bandes dessinées. Je suis également illustrateur et peintre de rue.

Dans le quartier Salmia où j'habite à Casablanca,

il n'y a pas vraiment d'espace dédié à l'expression culturelle. C'est le dernier quartier-dortoir situé à l'Est de Casablanca. Mais je ne le quitterai jamais, j'y habite toujours. Ce quartier constitue pour moi une source d'inspiration généreuse et intarissable. C'est en son sein que j'ai appris à dessiner, à faire des sketches, à faire des tags sur les murs...

M. Abdelhak Najib

Mohammed nous dit qu'il n'y a pas d'espace dans leur quartier, donc il sortait dehors, dans la rue, pour essayer d'occuper cet espace. Et c'est ce

que l'on peut qualifier d'« art ». C'est justement donner naissance à cet absent.

M. Mohammed Elbellaoui, alias Rebel Spirit

Dans notre quartier, il y a beaucoup d'appartements qui appartiennent à des Marocains Résidant à l'Étranger (MRE). Cela représentait un grand avantage pour nous à l'époque. Internet n'existait pas encore et donc la saison de l'été était pour nous la saison du rattrapage. Les enfants des

MRE ramenaient avec eux des cassettes, des VHS, des sprays, des magazines... Nous nous retrouvions à les attendre, chaque été, avec impatience. Malgré le manque de moyens, dans mon quartier beaucoup de jeunes étaient passionnés d'art.

Je me rappelle qu'un jour, l'un de mes amis MRE allait rentrer en France à la fin de l'été. Il m'avait offert quelques sprays pour que je puisse faire des sketches et des dessins. Quand mon dessin avait pris forme, je m'étais rendu compte qu'il me manquait du rose. J'ai donc dû attendre l'été de l'année suivante pour compléter cette pièce de graffiti. Et quand ce moment est enfin arrivé, cela n'était plus vraiment possible. Mon dessin s'était déjà dépigmenté à cause du soleil, de la pluie et de l'humidité.

Entre temps, avec l'avènement d'Internet, l'on a découvert les premières générations de « réseaux sociaux » : le Caramail, le mIRC... Pour que nous puissions nous connecter, il fallait quitter notre quartier. Les temps étaient durs, mais en même temps, cela nous permettait de faire de la recherche.

À l'école, je n'étais pas très bon élève. J'étais gentil, mais je n'avais pas de très bonnes notes. J'avais toujours la tête ailleurs, j'étais toujours en train de dessiner. Quelques-uns de mes professeurs me conseillaient de m'éloigner des filières scientifiques et de m'orienter vers des filières plus artistiques.

J'ai quand même pu obtenir un baccalauréat scientifique.

À ce moment-là, je partage avec mes parents mon désir de faire les Beaux-Arts. La première année, je n'ai pas pu être admis au concours. Je me suis donc inscrit à l'université. L'année suivante, je me suis représenté au concours des Beaux-Arts à Casablanca, et j'ai enfin été admis. Les quatre années que j'ai vécues dans cette école ont été merveilleuses. Avec mes autres camarades, nous avons pu mener de nombreux projets.

Pour mon projet de fin d'études, j'ai réussi à créer « Le Guide Casablançais ». Mon idée a germé grâce aux membres d'un site de « couchsurfing » que j'hébergeais chez moi pour quelques nuits quand ils étaient de passage à Casablanca. Quand je les recevais, je leur proposais des balades à travers la ville. Je choisisais toujours le même circuit. J'aimais beaucoup les emmener aux « Arragate » au quartier Derb Sultan pour qu'ils puissent découvrir cet espace « caché » de Casablanca, mais qui est pourtant très riche culturellement parlant. À chaque promenade, nous assistions à un spectacle particulier. Nous remarquions les personnes qui attendaient les taxis. Ils avaient un langage corporel codé que seules les personnes qui utilisaient les transports en commun et les chauffeurs de taxi peuvent pratiquer et comprendre. Ils utilisaient leurs mains et corps pour communiquer à distance avec les chauffeurs de taxi pour que ces derniers comprennent leur destination. Bien sûr, les touristes qui m'accompagnaient ne comprenaient pas ce langage codé.

« J'ai eu l'idée de faire un guide de Casablanca, où il est question de son côté alternatif et très populaire ».

Je vais vous donner quelques exemples :

- Faire le signe de la barbe avec les mains sur le visage indique que l'on voudrait aller au quartier Sidi Moumen. La barbe est liée aux attentats du 16 mai ;
- Faire le signe d'un avion qui décolle pour Hay El Lmatar (quartier de l'aéroport en français) ;
- Prétendre jouer du violon avec les mains fait référence à Settat pour l'Aïta.

Et c'est ainsi que j'ai eu l'idée de faire un guide de Casablanca, où il est question de son côté alternatif et très populaire. C'était aussi en quelques sortes une réponse à ma réflexion en tant que citoyen casablançais. Ce guide a pu être édité et publié.

M. Abdelhak Najib

Ce guide a connu un grand succès à sa sortie. Dans ce guide, nous retrouvons des descriptions de la vie urbaine casablancaise, et de son côté « underground », le côté caché de la ville blanche que l'on n'a pas envie de voir.

Avec sa sensibilité et sa grande honnêteté d'artiste, Rebel Spirit a réussi à mettre tout cela sous forme de Bandes dessinées, dans un style extrêmement élégant. C'est un véritable artiste

qui travaille avec rigueur. Je le sais parce que nous avons eu l'occasion de collaborer plusieurs fois et à chaque fois, je remarquais son sens du détail et son sérieux. Il ne donnera jamais un travail dont il n'est pas lui-même déjà convaincu. Bravo chef !

Chère assistance, nous allons vous projeter une vidéo réalisée par Rebel Spirit pour que vous puissiez découvrir son travail ainsi que son univers.



« #imagine2026 – Koora Nation » by Rebel Spirit – Mai 2018
www.youtube.com/watch?v=6NHRzixA9aI

M. Abdelhak Najib

Je tiens juste à signaler que le texte est écrit et lu par Rebel Spirit.

M. Mohammed Elbellaoui, alias Rebel Spirit

C'était une vidéo de promotion pour soutenir la candidature du Maroc pour l'organisation de la Coupe du Monde 2026. Malheureusement, notre

candidature n'a pas pu être retenue. Mais l'on en garde au moins un bon souvenir.

M. Abdelhak Najib

Nous ne perdrons pas espoir. Nous ferons en sorte que notre candidature soit retenue la prochaine fois.

À présent, je passe la parole à Ayoub El Aiassi.



M. Ayoub El Aiassi

Réalisateur et metteur en scène

Je remercie la Fondation Attijariwafa bank de me recevoir parmi des invités d'une grande valeur et pour livrer ma réflexion sur un thème aussi

important que la place de la jeunesse dans la création artistique.

It's a « Bigg » pleasure for me !

J'ai préparé cette phrase sachant que Bigg est un ami de longue date. Notre amitié remonte, en effet, à la période où nous étions tous deux, étudiants à la faculté de Droit. De plus, je suis l'un de ses premiers fans. « Mgharba tal moute ». Comme je suis fan de Monia Rizkallah que j'ai découvert, pour la première fois, lors de la diffusion d'un reportage par une chaîne de télévision nationale. Et puis, ce soir, j'ai l'opportunité de découvrir les talents picturaux de notre ami Rebel Spirit.

Personnellement, l'exercice de ce soir qui s'apparente davantage à une Masterclass, est nouveau pour moi. Mais je suis ravi de jouer le jeu.

Abdelhak, tu me connais assez bien et tu sais que je trouve le choix de la thématique de ce soir très judicieux car il traite de la place de notre jeunesse dans la création artistique. D'autant que nous sommes en présence d'exemples de réussite de jeunes Marocains qui ont cru à un rêve, qui se sont investis dans un parcours librement choisi et qui l'ont mené jusqu'au bout.

Au-delà, nous allons sans doute ouvrir le débat sur l'importance de l'intégration de la jeunesse par la culture. Preuve de l'importance du sujet, le Conseil Économique Social et Environnemental (CESE) y a consacré un rapport qui est rendu public.

Par ailleurs, je pense, que, même si les temps paraissent un peu durs, le Maroc est en train de vivre d'importantes mutations sur les plans culturel et artistique. Ces évolutions vont au-delà de ce qui a été baptisé par les journalistes, de « Nayda », terme inspiré de la « Movidia ». Or, finalement, « Manadetch » ! Cependant, la sévérité de l'évaluation de cette dynamique provoquée par la « Nayda » est à relativiser, car chaque étape contribue au processus de transmission. Je suis arrivé en retard à la conférence et je m'en excuse car je dirige un atelier de formation en cinéma audiovisuel et en cinéma social, pour le compte de la Fondation Mohammed V pour le

Développement et la Solidarité. Les bénéficiaires de cette formation sont des jeunes en situation précaire. Cette expérience illustre parfaitement les efforts engagés en matière d'éducation non formelle. Ces jeunes, âgés de 16 à 35 ans, n'ont pas pu mener à bout leurs études, mais ils ont un talent. Alors, à travers la Fondation Mohammed V, nous essayons de les accompagner pour les aider à se réaliser et à développer leur vocation. Nous formons, en moyenne, une trentaine de jeunes par mois. En ce qui me concerne, je leur inculque les notions de l'art cinématographique pour les aider à raconter leur quartier, leur histoire personnelle, et surtout, à faire leur propre cinéma.

Personnellement, j'essaie d'animer plusieurs ateliers de cinéma et d'assurer des cours d'art dramatique. J'essaie aussi de travailler avec des comédiens professionnels et des jeunes débutants pour favoriser l'émulation et la transmission entre générations.

« Même si les temps paraissent un peu durs, le Maroc est en train de vivre d'importantes mutations sur les plans culturel et artistique ».

Concernant mon propre parcours, je suis monté sur scène en 1988, à l'âge de 4 ans, accidentellement, dans une pièce de théâtre nationaliste de M. Abdellah Mesbahi, qui, au final, ne verra jamais le jour.

Simohamed El Khiari qui, à l'époque, était régisseur au sein de l'ancien théâtre municipal de Casablanca, a dit : « on commence par ces jeunes qui assistent à la répétition ». C'est ainsi que je suis monté pour la première fois sur scène et que j'ai attrapé le virus.

Très jeune, j'ai eu la chance d'assister à plusieurs répétitions de pièces de théâtre. Je me souviens que les répétitions menées par Feu Tayeb Saddiki, s'apparentaient à de grands cours magistraux. Plus tard, j'ai eu la chance d'animer un atelier d'art dramatique au sein de l'Institut Français de Casablanca. Vous connaissez tous l'importance du rôle joué par les Instituts français dans la formation en Art dramatique, en langue française, dans notre pays.

Par ailleurs, à mes heures perdues, je développe un petit talent d'écriture et de poésie. Accidentellement, je me suis retrouvé, en 1998, comme étant le plus jeune poète participant au premier festival international de poésie à Casablanca.

Mais, en 1999, un évènement survient, encore une fois accidentellement, et change le cours de ma vie. Un concours est organisé pour choisir, parmi 380 000 jeunes Marocains, 19 jeunes pour représenter le Maroc dans la délégation officielle, au Congrès mondial des jeunes, à Hawaii, aux États-Unis. Je me retrouve donc par hasard, dans cette délégation comportant de jeunes journalistes dont les articles ont été publiés, en français et en arabe, dans les principaux titres de presse. Un autre groupe était constitué des militants associatifs et d'activistes. J'ai ainsi assisté à la dernière fête de la Jeunesse du règne de Sa Majesté, Feu Hassan II.

Après le décès de Sa Majesté le roi Hassan II en 1999, voit le jour une association nommée le Forum des Jeunes Marocains pour le Troisième Millénaire dont je serai le Secrétaire Général. Durant 5 années, nous organisons une nouvelle forme d'épopées, constituées de « melhamate » et de chants, en hommage à la jeunesse marocaine.

M. Abdelhak Najib

Brièvement, avant de redonner la parole à Ayoub, je remercie nos invités, et en particulier, les personnes d'excellence présentes parmi nous, qui ont porté, au-delà des frontières, l'art marocain, telles que M. Youssef Guezzoum que j'aurai le plaisir de présenter tout à l'heure. Youssef est l'un des compositeurs de musique de films aux États-Unis, à Los Angeles, à Hollywood. Il fait partie des grands artistes, très respecté par ses pairs.

Nous avons également avec nous dans la salle un grand caricaturiste marocain, M. Belaid Bouimid. Bienvenue aussi Hossein Tallal, et à ses côtés, un jeune que personne ne connaît, mais dont le

Chaque fête de la Jeunesse réunit 1 000 jeunes provenant de tout le Royaume du Maroc, qui jouissent d'un fort potentiel dans différents secteurs.

Cependant, cette initiative fût interrompue entre 2000 et 2005. Entre temps, en 2003, s'est tenu le 2^e Congrès mondial de la Jeunesse au Maroc. La délégation marocaine y a été fortement représentée.

Durant cette période, j'ai travaillé à un rythme soutenu, en mettant en scène deux pièces de théâtre par an, en publiant un livre tous les deux ans, en écrivant des chroniques et en menant un combat de fou pour réaliser mon premier long-métrage.

En avril dernier, je me suis lancé dans l'autoproduction et j'ai organisé l'avant-première de mon premier long-métrage. Jusque-là, j'avais réalisé des courts-métrages et des documentaires. Il me fallait mettre un pied dans le cinéma en produisant un long-métrage. Mais en l'absence d'une industrie cinématographique, d'un marché de distribution des films et d'une industrie de musique de films, le défi est de taille.

nom est célèbre et force le respect. Il s'agit de Baker Saddiki, président de la Fondation Tayeb Saddiki pour les Arts et la Culture, fils de feu Tayeb Saddiki.

Je salue également la présence de Mounat Cherrat qui fait partie des talents marocains les plus reconnus. Elle jouit d'une notoriété internationale et surtout propose un art à dimension universelle. Merci à Tania Chorfi d'être avec nous, elle a tellement fait aussi pour l'art et la culture dans notre pays. Merci à tous les artistes venus nombreux, d'être avec nous ce soir. Je ne les ai pas tous cités et qu'ils m'en excusent.

M. Ayoub El Aiassi

Je reviens au cœur du sujet de ce soir et de ma préoccupation de l'heure. Avec le recul, c'est une grande folie de croire dans l'autoproduction cinématographique, dans un pays où il y a un guichet unique qui s'appelle le Centre Cinématographique Marocain (CCM) !

Je suis heureux d'intervenir, aux côtés de mes confrères et de d'Abdelhak Najib, au cours de cette conférence organisée par une Fondation relevant d'une banque, qui est parmi les premières institutions à avoir édité des textes de poésie, et

initié ce cycle de conférences. Dans cet esprit de think-tank, on peut dire qu'Attijariwafa bank est une banque citoyenne, une entreprise citoyenne à part entière.

Ce thème d'entreprise citoyenne a été l'objet de mon intervention à l'École Hassania des Travaux Publics (EHTP) de Casablanca, en présence d'étudiants en MBA.

Pour conclure, je vous propose quelques extraits du film « Le malentendu ».



Bande Annonce du film "Le Malentendu" d'Ayoub El Aiassi disponible sur ce lien : www.youtube.com/watch?v=vqCzDQBC5Z0

M. Ayoub El Aiassi

Le film « Le malentendu » a fait l'objet d'une présentation en avant-première en avril dernier et bénéficié d'une bonne retombée presse. Il sort

en salle en octobre prochain.
Je vous remercie pour votre attention.

M. Abdelhak Najib

Merci Ayoub. Je vais donner la parole à Don Bigg maintenant.

Je voudrais que l'on s'arrête un moment sur cette expérience unique en son genre. L'on a tendance à penser que l'on peut rapper comme le fait Don Bigg, avec autant de facilité, mais cela n'est pas vrai. Lorsque l'on écoute ses 3

albums, l'on remarque que sa musique puise à même dans l'urbanité et à même dans la vie des jeunes. Les paroles de « Mgharba Tal Moute » sont d'une telle vigueur que l'on ressent sa détermination à transmettre son message. Il a son propre style et il a pu l'imposer et marquer les esprits des Marocains.

À toi la parole Don Bigg.



M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg

Musicien et Rappeur

Merci Abdelhak pour l'invitation. J'en suis très honoré.

Ma passion pour la musique a commencé très

tôt, avant mes 5 ans. Nous avions à la maison des cassettes des Beatles, de Whitney Houston, des Jackson Five, de Farid Al Atrach et d'Abdelhalim Hafed. Ce multiculturalisme a été bénéfique

pour moi. Je me sentais proche de ces artistes, même si je ne les comprenais pas. Que quelqu'un puisse te transmettre un message sans que tu ne le comprennes était marquant pour moi. Depuis cette époque, je me suis donc fixé le même objectif : toucher une personne à l'autre bout du monde, à travers l'un de mes titres sans que celle-ci n'ait besoin de le comprendre.

J'ai commencé le théâtre au collège, à l'âge de 12 ans. Avec cette expérience, j'ai eu envie de monter sur scène, mais au fil du temps, je me suis rendu compte que j'avais une plus grande préférence pour le studio.

Avant de devenir rappeur, ma première prestation a été d'organiser un concert de Rap. J'avais organisé tout l'événement et j'avais pu gagner de l'argent. C'était un leurre dans la mesure où je croyais que c'était un domaine lucratif.

En 1995, je répétais dans un terrain vague avec des amis, aux alentours du quartier Inara. Nous faisons semblant de faire une présentation scénique. Nous nous sommes retournés et nous avons été surpris par la présence d'un troupeau de chèvres qui nous fixait. Ce fût ma première prestation en tant que rappeur et mon premier public !

Cette image symbolique peut être transposée, en nous demandant : comment l'art est-il considéré au Maroc ? Je m'explique. Dans notre pays, l'art est une sous-culture. L'on ne nous a jamais appris que l'art pouvait nous faire gagner notre vie et nous permettre de vivre dignement ou que nous devions respecter les personnes qui se consacraient à l'art. Dans notre société, il est communément admis qu'il faut être dans une zone de confort pour pouvoir donner du temps à l'art. Pour les enfants, l'art relève du parascolaire et n'est pas porteur de perspectives d'avenir. Certes, cela est vrai. Mais nous sommes dans une sorte de cercle vicieux. C'est la politique mise en place qui crée cette situation.

« Dans notre société, il est admis qu'il faut être dans une zone de confort pour pouvoir donner du temps à l'art ».

Pour revenir à l'anecdote de ma première prestation devant un troupeau de chèvres. Heureusement pour moi, 10 ans après, j'ai pu me produire sur une vraie scène devant 350 000 personnes. C'est donc la preuve que nous pouvons réussir au Maroc. À condition de nous en donner les moyens.

Mais, comme pour le cinéma, l'industrie de la musique n'existe pas au Maroc. Et je vais vous en énoncer une des principales raisons. Les financiers n'ont pas encore senti au Maroc le bon filon pour ce secteur. En effet, la culture de la musique constitue un modèle économique exceptionnel dans la mesure où c'est celui qui génère le plus d'argent de par le monde. Mais jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu d'initiative pour le développer au Maroc.

Revenons à ma propre expérience. Lorsque j'ai voulu sortir mon premier album, je l'ai fait avec les moyens du bord. À l'époque, je n'avais pas accès à des outils comme un ordinateur, des logiciels de composition, des logiciels de software et de hardware. Donc, comme l'histoire de Rebel Spirit avec les MRE, nous aussi, nous attendions l'été. Les MRE nous ramenaient des cassettes et des CD d'instrumental pour que nous puissions « poser » dessus. La culture d'instrumental n'existait pas encore au Maroc.

Ceci dit, notre communauté d'artistes de ces années, malgré le manque de moyens, trouvait toujours le moyen pour s'exprimer, pour assister aux événements phares, pour se produire dans des petites associations de quartiers. C'est ainsi que nous avons commencé à nous faire connaître, à avoir une notoriété et à gagner notre public. Lorsque l'accès à Internet s'est plus ou moins démocratisé au Maroc, vers les années 2004-2005, le mouvement « Nayda » a vu le jour. Mais je n'adhère pas à ce mouvement qui renvoie à la « Movida » en Espagne. Les contextes historique et culturel étaient différents. Mais la communauté d'artistes marocains s'est

véritablement déployée, avec L’Boulevard et les petites associations qui se multipliaient, et qui formaient et défendaient aussi les jeunes musiciens. Nous l’avons constaté lorsque l’affaire des 14 jeunes musiciens a éclaté au grand jour. Et, artistiquement, nous avons aussi assisté à l’émergence d’initiatives plus courageuses, des sorties d’albums qui se positionnaient dans la critique, dont « Mgharba Tal Moute ».

Je me rappellerai toujours de la réaction de Momo de L’Boulevard lorsqu’il avait écouté mon premier album que j’étais en train de finaliser. Au début il était assez sceptique vu qu’on venait de vivre l’affaire des 14 musiciens. Mais après, il m’a dit : « Sors-le et on est avec toi ! ». Il faut savoir que l’association de L’Boulevard était connue, mais d’une manière assez communautaire. Je faisais partie de la communauté Rap que personne ne connaissait. Et mon album est devenu par la suite l’un des albums les plus controversés que le Maroc ait connu.

Mais à mon grand étonnement, aucun organisme étatique ou service de renseignement ne m’a approché à la sortie de cet album. Les médias ont mis en avant les tabous qu’il dénonçait. Mais, à aucun moment, je n’ai été importuné. C’est à ce moment-là que j’ai pris conscience des limites que l’on s’impose soi-même et que l’on n’essaie même pas de dépasser. Le Maroc est libre, mais les citoyens pratiquent eux-mêmes l’autocensure.

À la sortie de mon deuxième album, je commençais à voir plus grand. Je voulais devenir un artiste complet et professionnel. Mais, j’ai été confronté à une dure réalité : l’industrie musicale n’existait pas au Maroc. J’ai été obligé de créer une société pour être en mesure de sortir mon album. Il y avait donc un clivage certain entre ma volonté d’artiste de créer et le pouvoir de le faire.

Les évidences de l’époque sont toujours d’actualité : la volonté artistique existe contrairement à

l’industrie qui fait toujours défaut. La volonté étatique est sommaire et fluctuante, au gré des mandats quinquennaux. Une politique sur le long terme n’est pas encore à l’ordre du jour.

Le secteur privé et les opérateurs financiers sont les seuls, à mon avis, qui peuvent remédier à cette situation et faire en sorte qu’une vraie industrie de la musique puisse être développée dans notre pays.

J’ai envie de partager avec vous un autre aspect, celui du regard que l’on porte sur les artistes. Après la sortie de mon album, j’ai été invité au Palais royal, en tant qu’artiste. J’étais le premier rappeur à avoir été invité, avant ma décoration. Ce jour-là, à la porte où les invités se rassemblaient, j’ai reçu des regards interrogateurs. La plupart des personnes présentes se demandaient ce que je faisais parmi eux, au Palais. Et je suis fier d’avoir provoqué cette réaction en eux. Avoir été

« J’ai pris conscience des limites que l’on s’impose sans jamais tenter de les dépasser ».

invité à cette cérémonie officielle par la plus haute autorité du royaume les avait choqués. La musique étant considérée avec condescendance par « l’élite » de ce pays, le Street Art et la musique urbaine l’étaient davantage.

Mais au fil des jours et des années, cette « élite » s’est en quelques sortes habituée à ma présence et à mon travail artistique.

De mon côté, pour essayer de remédier à la non existence d’une industrie musicale, j’ai mis en place mon studio et ouvert mes portes aux jeunes artistes, parmi les plus talentueux, qui n’ont pas les moyens d’enregistrer. Et je puis vous affirmer que le Maroc regorge de talents. Un jour, j’avais posté un message sur Facebook qui annonçait aux jeunes que je lançais un petit concours. Ils devaient envoyer leurs démonstrations pour y participer. En deux jours, nous avons reçu 1500 maquettes. À la fin de la semaine, l’on avait atteint déjà 10 000 maquettes !

M. Abdelhak Najib

C'est dire l'attente et la soif des jeunes de partager leurs créations.

M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg

Et je souligne que les 10 000 maquettes que nous avons reçues étaient dans un style bien précis, le style urbain.

Nous avons pu, avec l'aide du Ministère de la Culture, produire 6 albums.

À mon niveau, je n'ai les moyens d'aider les jeunes que dans ce sens. Quelques artistes

engagés ne peuvent pas subvenir aux besoins de toute une scène.

Pour l'heure, le Maroc n'a pas une industrie musicale. Mais la volonté artistique existe. Pour que le Maroc puisse suivre la tendance mondiale, celle de la démocratisation de l'art, les acteurs privés peuvent faire la différence en s'y intéressant.

M. Abdelhak Najib

Ces organismes privés peuvent même faire appel à vous pour les accompagner, dans la mesure où vous avez cette capacité à dénicher des talents. L'on considère encore l'art comme la cinquième

roue du carrosse alors que c'est le moteur-même du véhicule. L'art participe au développement et au progrès des nations.

M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg

Winston Churchill m'a beaucoup marqué. Lorsqu'on lui a demandé de réduire les budgets alloués à la Culture pour faire la guerre, il a répondu avec son charisme et humour habituels: « Si l'on coupe dans le budget de la Culture, pourquoi fait-on la guerre? » C'est une réflexion forte.

Pour clore mon intervention, je ne serai pas dans le positivisme superficiel, mais je tiens à rappeler

que le Maroc connaît plus de dynamisme par rapport aux années 1990, le milieu de l'art et de la culture a beaucoup évolué depuis.

Pour finir, je voudrais partager avec vous un petit texte. Je ne vais pas le rapper, je vais le lire. C'est la première fois que je lis un de mes textes au lieu de le rapper. Nous allons considérer cela comme un essai.



Don Bigg lit à l'assistance un de ses textes

M. Abdelhak Najib

À ses débuts, Bigg fût surnommé « Lkhasser » et ce n'est pas pour rien. Mais le surnom « Lkhasser » doit être pris dans le bon sens du terme. Vous l'aurez compris, ce surnom est lié au fait que Bigg a puisé dans la douleur et la dure réalité de notre pays pour dénoncer ses multiples contradictions.

Bigg nous a dit, tout à l'heure, que beaucoup de choses magnifiques ont été réalisées. Mais il reste tellement à faire et c'est à nous, tous ensemble, de prendre le relais. Ce n'est pas seulement aux artistes, quels que soient leur mode d'expression, présents ici autour de cette table, qui doivent nous éclairer pour aller dans telle ou telle direction. C'est à chacun d'entre nous et selon ses compétences, d'être générateur d'idées nouvelles. C'est en travaillant tous ensemble que nous y arriverons.

Personnellement, j'ai compris la raison pour laquelle je suis heureux ce soir. Je suis très heureux parce que nous avons parmi nous, une jeune musicienne de musique classique connue

mondialement ; nous avons un rappeur reconnu mondialement aussi ; nous avons un homme de théâtre et de cinéma doublé d'un poète et puis, nous avons un dessinateur, un Street artiste. Ces disciplines sont certes différentes, mais elles se complètent entre elles. Ce qui manque au Maroc, c'est qu'un écrivain accepte de travailler avec un cinéaste ; un artiste-peintre avec un poète ; un musicien avec un homme de théâtre... Cela est bien dommage car de tels clivages sont à l'origine de blocages, de manque d'innovation et de créativité.

Au-delà de nos frontières, les artistes vivent en communauté, quel que soit leur mode d'expression. Si ce sens du partage est favorisé dans notre pays, il pourrait provoquer une véritable « Nayda ». Mais la « Nayda » ne peut pas se déclencher, si chacun d'entre nous reste dans son coin et crée des frontières envers l'autre.

Don Bigg l'a dit tout à l'heure : ce pays est libre. Quand il a chanté « Mgharba tal moute ». Tout le monde disait : « Bigg mcha fiha ». Non,

« mamchach fiha » car personne n'est venu le chercher ! Bien au contraire.

Je me souviens que la presse marocaine de l'époque plaçait des lignes rouges partout. Or,

M. Taoufik Hazeb, alias Don Bigg

Je voudrais juste réagir par rapport à ta dernière réflexion et attirer ton attention sur une réalité : les artistes marocains, de tous bords, se connaissent et beaucoup d'entre eux sont amis. Pour illustrer mes paroles, je citerai un exemple : j'avais un projet innovant, commun avec Mahi Binebine, mais, faute de moyens, ce projet n'a pas vu le jour. Ce projet est né d'un constat : un tableau est une œuvre qui peut être vue, sentie, touchée... Alors, j'ai eu l'idée de favoriser également l'ouïe. J'ai donc demandé à Mahi de retranscrire dans une œuvre artistique chaque morceau musical que je lui ferai écouter. Le titre de l'album donnerait lieu également à un tableau.

M. Ayoub El Aiassi

Les artistes, comme d'autres corps de métier, se connaissent entre eux, s'apprécient ou se détestent, et peuvent faire des rencontres intéressantes à un moment donné de leur parcours. À titre d'exemple, ma rencontre avec Bigg s'est déroulée dans un autre cadre. Nous étions alors tous les deux jeunes étudiants novices. À l'époque, il n'y avait pas le phénomène Bigg, ce n'était pas encore « Lkhasser ». Bigg était un jeune étudiant de la faculté de Droit de Casablanca, un artiste débutant qui chantait encore en anglais !

Globalement, les parcours des artistes sont marqués par des rencontres et quand deux artistes s'apprécient et que le courant passe entre eux, ils travaillent ensemble.

Une autre remarque : le concept de « Nouvelle vague » du cinéma marocain est une pure

ces lignes rouges sont dans les têtes. Et pour déclencher une nouvelle dynamique de façon durable, il faut d'abord faire tomber les murailles qui existent dans nos têtes.

Ce serait alors la première fois au monde où l'on offrirait aux visiteurs, lors d'un vernissage dans une galerie, la possibilité d'écouter un morceau musical en visualisant les tableaux. Concrètement, à côté de chaque tableau, il y aurait donc un casque et le tableau parlerait aux visiteurs. Mais ce projet requiert des moyens financiers conséquents. Or, il n'est pas possible d'investir dans un projet artistique, quel qu'il soit, en l'absence d'une industrie à part entière. Ce n'est donc pas la volonté de coopération entre les artistes de différents bords qui fait défaut, mais la confiance des investisseurs dans l'industrie culturelle et artistique.

invention des journalistes. Jamais les jeunes réalisateurs âgés de 40 à 50 ans ne se sont assis autour d'une table pour penser à un plan commun qui donnerait un nouveau souffle au cinéma marocain.

En l'absence d'une industrie structurée et d'un circuit de diffusion performant, aucun projet commun à plusieurs artistes ne peut voir le jour. Au Maroc, nous n'avons pas un problème de création, mais un problème de diffusion. J'en appelle au secteur privé qui doit, à un moment donné, croire en l'art et au talent des jeunes artistes marocains. Certaines entreprises privées et publiques ont pris conscience de l'importance de ce secteur porteur, mais beaucoup reste à faire.

M. Abdelhak Najib

Nous nous trouvons justement ce soir dans l'une de ces institutions privées qui se démarque par une véritable prise de conscience et qui considère l'art et la culture comme des moteurs de développement à part entière. Nous sommes donc très heureux de vivre un de ces moments privilégiés de partage au sein du siège du groupe Attijariwafa bank. Sa Fondation a réussi à organiser, à ce jour, 40 conférences de belle facture, et à faire venir des intervenants de haut vol. Cela constitue une preuve de l'engagement de l'institution en faveur d'un dialogue constructif pour faire avancer le processus. C'est aussi la

preuve que nous sommes en train d'installer une nouvelle manière d'appréhender les problèmes, pour proposer des solutions adéquates qui suscitent l'adhésion du plus grand nombre.

À présent, j'aimerais faire un deuxième tour de table de nos panélistes, avant de donner la parole à la salle.

Monia, que penses-tu des parcours de nos amis et qu'est-ce que t'inspire cette soirée de partage avec nous ?

Mme Monia Rizkallah

Je voudrais revenir sur ce que tu viens de dire Bigg. Je crois que c'est très important de demander le soutien d'organismes privés ou publics. L'on désespère du manque d'enthousiasme, de soutien ou de compréhension de la plupart de ces institutions. Mais nous devons leur expliquer constamment ce que l'on fait et leur préciser notre ambition. Il me semble que l'on ne le fait pas assez. Si j'ai la possibilité brièvement d'expliquer ce que je fais avec l'orchestre, je voudrais bien éclairer les personnes présentes avec nous dans la salle.

Vous allez venir peut-être au concert de Rabat la semaine prochaine et vous allez voir des jeunes qui jouent ensemble. Cela va vous sembler sympathique, naturel. Mais je voudrais vous préciser que sur la scène, il y aura deux musiciens et un pupitre. Ces deux musiciens ne se connaissent pas a priori, au démarrage des Masterclass. Ces Masterclass ont débuté aujourd'hui parce que ces jeunes viennent de Rabat, de Tanger, de Tétouan... Ils ne se sont jamais vus auparavant. Pour ma part, il faut que je réussisse, en l'espace d'une semaine, à les faire jouer, en attribuant à chacun d'entre eux une place pour bouger, et en veillant à ce que leur collègue de pupitre

puisse aussi jouer et bouger. Le premier contact entre les jeunes musiciens démarre au pupitre. Sur ce dernier, il y a une partition de musique. Concrètement, il s'agit d'un livre que les deux jeunes musiciens doivent lire ensemble, à la virgule près, en s'arrêtant et puis, en repartant ensemble, et surtout, en donnant la même intensité et la même compréhension de l'histoire qu'ils vont raconter ensemble. Ce challenge doit être relevé en l'espace d'une semaine. Et bien, c'est ce que l'on va tenter de faire avec 50 jeunes musiciens originaires de toutes les régions du Maroc.

J'insiste sur la nécessité de dire ce que l'on fait, et expliquer dans les moindres détails tout projet. Qu'est-ce qu'un orchestre ? C'est un groupe qui fonctionne comme une entreprise en s'appuyant sur de jeunes collaborateurs. Vous avez besoin de rigueur, vous avez besoin de ponctualité, vous avez besoin de quelqu'un qui va assumer ses responsabilités. « El Akademia Masterclass » apprend à ces jeunes musiciens toutes ces valeurs et à devenir responsables. Si nous jouons ensemble de la musique, nous devons raconter la même histoire, en même temps. Il est impossible d'attendre son voisin

de droite ou de gauche. Ces règles de rigueur sont très importantes. Par ailleurs, l'orchestre compte 50 jeunes musiciens. Ils apprennent à se taire pour pouvoir entendre et à comprendre les informations que l'on leur donne. Une fois qu'ils ont assimilé ces informations, ils devront les analyser avant de passer à l'action. C'est l'étape la plus importante que l'on retrouve partout, pas seulement dans la musique classique. Je crois que ce système éducatif est l'un des plus performants.

Avant de conclure, je voudrais aussi dire que nous avons bénéficié du soutien d'institutions allemandes pour monter ce projet. Je saisis cette occasion pour lancer un appel aux institutions marocaines pour soutenir, dans la mesure de vos moyens, ces jeunes qui doivent acquérir les mêmes codes universels en vigueur dans la musique, mais aussi en entreprise. Et c'est pour cela qu'ils ont besoin de votre soutien.

M. Abdelhak Najib

Nous allons maintenant passer aux questions de la salle.

Séance de questions / réponses

Intervention de M. Jawad Kerdoudi Président de l'Institut Marocain des Relations Internationales (IMRI)

Je suis professeur de Relations Internationales, et donc je ne suis pas un artiste. Mais je suis très heureux d'être venu ce soir, écouter un merveilleux animateur, et des artistes que j'ai adorés tous. Et j'ai juste deux remarques. Quelqu'un a dit qu'il fallait initier les jeunes à l'école et aux arts. Et je me rappelle, il y a 50 ans, au lycée, nous avions des cours de musique et même de violon. C'était une dame qui, chaque semaine, nous enseignait 1h de cours de violon. L'on avait aussi cours de dessin. Je pense que nous devons tous militer pour introduire les Arts à l'école. Il est très important que l'initiation commence déjà à l'école. Ça c'est ma première remarque.



Et la deuxième, vu la qualité des artistes qui sont invités ici, je suis désolé de relever un fait. Pendant ce mois de Ramadan, le téléspectateur marocain a eu droit à une programmation TV des plus catastrophiques. Je ne vous le cache pas, j'ai fait l'effort après la rupture du jeûne, de rester avec ma famille pour essayer de regarder nos chaînes nationales. Je n'ai pas pu tenir le coup. Je regrette que des artistes comme vous, n'aient pas accès aux médias, parce que, bien sûr, vous avez tous réussi, mais je pense que l'on doit vous permettre l'accès aux médias pour toucher le grand nombre, parce que pendant le mois de Ramadan, tout le monde regarde la télévision et j'aurai voulu que des artistes de votre qualité puissent toucher ce public.

Je tenais à dénoncer la qualité des programmes durant le mois Ramadan. Merci.

M. Abdelhak Najib

Je vais juste ajouter un mot à ce que vient de dire M. Kerdoudi. Je fais une émission de Culture sur la Première chaîne nationale. Vous avez parlé de Ramadan. « Sadae Al Ibdâa » que j'anime pour Al-Oula avoisine aujourd'hui les deux millions et demi de téléspectateurs. Est-ce que vous savez que durant le mois de Ramadan, il n'y a pas de « Sada Al Ibdâa »?! Comme si Ramadan était le mois de la non-culture. Je fais cette remarque pour abonder dans le sens de votre remarque. La

chaîne programme des rediffusions de diverses émissions, mais exclue les émissions de Sada Al Ibdâa que l'on a tournées. Pendant le mois de Ramadan, nous sommes donc en stand-by. La culture aussi. Plus grave encore, l'on a ancré dans l'imaginaire collectif que, durant le mois de Ramadan, l'on doit se contenter de la médiocrité. Il faudra remédier à cela à tout prix. En attendant, cela empire d'année en année. C'est triste. Une autre question ?

Intervention d'un participant

Je voudrais dire quelque chose : le 1^{er} janvier de chaque année est le jour où je suis le plus heureux, car la télévision française passe de la musique à l'Opéra de Paris. C'est une merveille. Et l'on apprend beaucoup de choses, même sans rien connaître de la musique.

Je ne suis pas un musicien, mais je suis entrepreneur. Et en tant qu'entrepreneur, j'essaie de tirer les gens vers moi, et de les rassurer. À l'âge de 18 ans, j'ai commencé à travailler. Nous avions confiance en ce pays, nous attirions les jeunes avec nous. Aujourd'hui, malheureusement, plus personne n'a confiance. Quand Don Bigg a dit toute à l'heure que 10 000 jeunes lui ont écrit, lui ont envoyé leurs démos, je pense qu'ils avaient confiance en lui et ils voulaient réussir comme lui. Mais ce n'est pas le cas de tous les Marocains. Il y a des dizaines et des centaines de jeunes qui veulent réussir. Il suffirait qu'ils aient confiance, qu'ils croient en leur pays et croient en celui qui va les tirer vers eux. C'est le seul moyen de propager l'esprit de réussite. Si l'on continue dans ce climat, où chacun se méfie de l'autre, nous n'irons pas loin. Les gens qui ont réussi doivent rassurer les jeunes car ils constituent l'avenir du pays. On a toujours dit que la chance du Maroc, ce sont ses jeunes...

L'autre jour quelqu'un m'a envoyé un message en me disant qu'il y avait 51 gardiens de voitures sur une distance de 10 ou 15 kilomètres du côté de la Côte de Casablanca !

Mais avant tout, je voudrais dire un grand bravo à madame Rizkallah pour avoir réussi à Berlin, pour avoir réalisé un parcours aussi inspirant. Heureusement qu'il y a encore des Marocains qui le font. Je pense également à la fille du président de l'orchestre philharmonique du Maroc, Dina Bensaïd, qui joue du piano. Merveilleux. Il en y a d'autres. Mais la plupart d'entre nous n'avons pas eu une éducation musicale, en dehors de l'heure de musique hebdomadaire qui, pour moi, était programmée le lundi matin de 8h à 9h et à laquelle j'arrivais un peu en retard pour ne pas y assister. Je le regrette aujourd'hui. Mais j'ai des amis qui sont à l'Opéra de Paris et qui font des choses extraordinaires. Il suffit d'y croire.

Réponse de Rebel Spirit

Je pense qu'au Maroc, il faut faire un travail de libération des esprits. Il faut qu'il y ait un travail fondamental d'éducation, pas forcément limité à l'initiation à l'art. Il ne faut pas que la culture soit un accessoire, il faut que l'éducation elle-même soit repensée en profondeur pour que nous formions des citoyens capables de s'investir. Il ne faut pas rester bloqué dans des stéréotypes fixés par nos parents et notre héritage culturel. Il n'est



nulle part prouvé que l'avocat, le médecin et le comptable représentent l'idéal de vie pour tous. L'on doit vraiment libérer les esprits dans ce pays et investir dans l'humain, et non pas uniquement dans le tourisme. Il faut cesser d'investir dans des projets qui ne nous rapportent rien ou si peu. Il est urgent d'investir dans l'être humain, de l'éduquer, lui donner les bonnes références dans la vie pour qu'il soit une personne digne.

Quand j'ai grandi et que je sortais de la maison, mes parents me disaient : « attention, fais gaffe ! » Et quand je n'étais pas bon en mathématiques, ils me disaient « sidek c'est ton cousin ». Je n'aimais pas mon cousin qui est, aujourd'hui, ingénieur, salarié dans une entreprise. Mais il n'a pas l'esprit créatif, il reste très carré.

On doit vraiment investir dans l'être humain dans ce pays, pour permettre aux jeunes de sortir de ce carré et les former pour penser, créer et investir. Il faut dédramatiser l'échec car les jeunes peuvent tomber une ou deux fois, mais ils doivent réessayer pour réussir.

Je viens d'un quartier où les personnes qui entrent en prison, ne trouvent pas d'alternatives pour se réinsérer et « revenir à la vie normale ». Personnellement, j'ai bataillé pendant mon année

de baccalauréat, puis j'ai perdu les meilleures années de ma vie à faire des choses dont je n'avais pas envie. J'ai rencontré des gens âgés de 17 ans qui sont venus chez moi en « couchsurfing » et qui faisaient le tour du monde. Cela m'a donné à réfléchir.

Nous devons venir à bout des stéréotypes et briser ce carré. Des mesures doivent être prises au niveau socio-éducatif pour permettre aux jeunes de saisir une deuxième chance.

Pendant mes voyages, j'ai rencontré des jeunes qui ont partagé avec moi leurs expériences. Parmi ces rencontres, un ingénieur qui, à un certain moment, s'est lassé de son mode de vie et a entrepris une formation pour devenir jardinier-paysagiste. Et il n'a pas hésité à recommencer sa vie à zéro.

Réponse de Don Bigg

Il faut que l'on se libère du colonialisme français. Ce sont des séquelles que la France nous a laissées, et notamment le système éducatif français. Désormais, l'on devrait s'inspirer du modèle anglo-saxon qui permet à l'esprit de s'éveiller et de refaire sa vie à n'importe quel âge. Il y a quelqu'un qui a dit : « il n'y a pas un timing pur et parfait pour réussir. Chacun a son propre timing. »

Quand l'on voit le parcours de Steve Jobs, l'on se dit, à un moment donné, que ce n'est pas le fait d'avoir le bac à 17 ans qui fera de nous quelqu'un d'important. De même, le propriétaire d'Alibaba qui a été évincé de tout système scolaire est aujourd'hui multimillionnaire. Or, il n'a commencé à réussir qu'à l'âge de 40 ans.

Et c'est cet esprit anglo-saxon qu'il faut introduire et inculquer au Maroc. Nous ne devons plus rester dans le système de notation. Il est aberrant de noter nos gosses dès l'âge de 5-6 ans. Au Japon, les enfants ne sont notés qu'au collège. Je ne suis pas en train de condamner l'école en tant

qu'institution, mais le modèle qui a été imposé à l'école marocaine.

Ceci dit, j'ai un grand respect pour les professeurs. Je suis issu d'une famille qui avait un revenu de 2 000 dirhams (le salaire cumulé des deux parents). Mes parents payaient 600 dirhams pour mon école, et avoir une éducation décente. Et jusqu'à présent, lorsque je revois mon professeur de français, je lui dit : « Merci parce que le français avec lequel je suis en train de parler maintenant, c'est celui que j'ai étudié lorsque j'avais 17 ans ». Par la suite, lorsque j'ai intégré l'école publique, ce français-là n'existait plus. J'ai un profond respect pour les gens qui avaient des valeurs. Ce monsieur-là ne nous traitait pas comme des enfants, mais comme des adultes. Je me rappelle de chacun de ces cours.

Mais à un moment donné, le ras-le-bol est généralisé, il touche non seulement les familles et les étudiants, mais aussi les professeurs car personne ne se retrouve plus dans ce système éducatif.

Réponse de M. Ayoub El Aiassi

Pour revenir à la programmation proposée à la télévision marocaine pendant le mois de Ramadan, je suggère qu'ils nous mettent de la musique « gharnatie » et « Al' âala » à l'heure

du ftour pendant une vingtaine de minutes. C'est ce qui prévalait auparavant et cela rappelle au téléspectateur l'importance de l'écoute, de l'esthétique et de faire appel à tous ses sens.

Réponse de Mme Monia Rizkallah

Dans ton intervention Rebel Spirit, quelque chose m'a interpellée. Je voudrais juste revenir très brièvement sur l'importance de la culture, et un point que tu as nommé : « investir dans l'humain ».

Je voudrais revenir sur des métiers qui disparaissent tous les jours, dont l'on ne se rend pas compte. J'étais à l'aéroport de Munich, il y avait un petit robot et j'ai pu lui demander mon chemin et le temps qu'il faisait à Marrakech. On le voit dans les guichets... tout est remplacé par des machines, des ordinateurs, des robots.

Et quand tu dis, investir dans l'humain et la culture, personne ne va m'apprendre à jouer du violon, personne ne va t'apprendre à dessiner. Je veux dire qu'il n'y a que l'humain qui va t'apporter ça. Et ça c'est tellement important.

J'ai appris il n'y a pas très longtemps que pour la culture, le budget national alloué est de 1 % en Allemagne, alors que la culture est l'héritage que nous laissons à nos enfants. Ce sont les histoires que l'on va leur raconter, c'est ta musique et tes textes que l'on va écouter et essayer de comprendre, et on a besoin de ce soutien pour ça.

Question de Mme Zineb El Karkouri Poétesse

En tant que poétesse, je poserai mes questions à Don Bigg : Est-ce que la langue avec laquelle vous rappez peut évoluer vers une langue soutenue ayant ses propres codes ? Est-ce que vous acceptez le surnom que l'on vous donne « lkhasser » ? Est-ce que le rap va continuer à subsister chez les jeunes, ou est-ce juste un phénomène qui est mené à disparaître comme le phénomène des « Ghiwan » qui a participé à « l'instruction » de la société ?



Réponse de Don Bigg

Avant de commencer à écrire, quand je regardais certains films marocains, je ne comprenais pas pourquoi certains termes relevant de l'arabe classique étaient utilisés par les acteurs. J'étais perturbé parce que l'on n'utilisait pas ces termes dans notre vie de tous les jours.

En analysant le contexte, j'ai compris que cette situation résultait d'une volonté qui a accompagné la période postindépendance, celle d'avoir un discours unifié. L'on voulait que le discours véhiculé à travers la télévision marocaine soit adopté par tous.

Aussi, j'ai compris plus tard que la Darija est une langue très pauvre. Pour écrire un texte en Darija, la difficulté est multipliée par 10 ou 20,

en comparaison avec l'utilisation de langues comme le français ou l'anglais. La Darija est tellement riche de termes empruntés à des langues étrangères qu'elle en devient pauvre. Et cela est limitant sur le plan artistique. Pour écrire un texte et rester légitime, il faut déployer une véritable gymnastique intellectuelle parce qu'il faut chercher à être compris de tous et veiller à ce que le message ne soit pas compris de façon erronée.

Pour ce qui est de l'usage de l'Arabe classique, je pourrais faire une tentative ou deux. Mais je préfère le challenge de la Darija qui demeure plus difficile. L'Arabe classique a ses propres codes et ses propres adeptes.

Question de M. Ali Serhani DG associé du cabinet Gesper Services

Lorsqu'Abdelhak Najib a parlé de Rebel Spirit, il a dit qu'il a été reçu par sa Majesté le Roi, il y a quelques jours. Ensuite, Monia Rizkallah a parlé du soutien du Palais Royal à son projet « El Akademia Masterclass » et du parrainage de la princesse Lalla Meryem. Ayoub El Aiassi a parlé, quant à lui, de feu Hassan II. Et finalement, Don Bigg a parlé de l'affaire des 14 musiciens. Il faut savoir que ces 14 musiciens n'ont pu sortir de prison qu'après une intervention royale.

Je me permettrai alors de poser cette question : ne pensez-vous pas qu'il faille que le ministère de la Culture devienne un ministère de souveraineté, pour déclencher une véritable « Nayda » ? Lorsque je dis « ministère de souveraineté », je ne suis pas en train d'insinuer que nous, Marocains, avons besoin que le Roi nous force la main pour que l'on entreprenne de faire ce qu'il faut faire. Mais vu que la Culture est tellement importante, si l'on consacrait à la Culture le quart de ce qui est versé au ministère de l'Éducation nationale, nous n'en serions pas là. Et si ce département est pris en charge directement par le Palais, cela changerait certainement la donne. Je peux citer l'exemple le plus concret à mes yeux qui est la Fondation Nationale des Musées et qui est directement rattaché au Palais. Regardez le travail qu'ils accomplissent, toutes les portes qui leur sont ouvertes, surtout lorsqu'il s'agit des financements.



Réponse de M. Ayoub El Aiassi

Depuis 1998, une politique de subventions a été adoptée au niveau du Département de la Culture. Une décennie durant, j'ai autoproduit mes pièces de théâtre pour ne pas devoir déposer un dossier au ministère de la Culture parce qu'il y a toujours ce risque d'être plagié par un membre du jury. J'ai, au fil des ans, constitué un modeste patrimoine de costumes et de comédiens. La machine est maintenant installée. Je peux produire et vendre des spectacles, je peux coproduire avec des

institutions. Ceci n'est malheureusement pas le cas pour des jeunes qui veulent se lancer et sont dans l'obligation de demander, pour la première fois, une subvention au ministère.

Je dis donc solennellement que les personnes qui usent et abusent de leur pouvoir et qui empêchent certains jeunes de percer pour des raisons qui ne relèvent pas du sens commun, doivent être écartées.

Réponse de Don Bigg

Personnellement, je suis d'accord pour que le département de la Culture soit hissé au rang de ministère de souveraineté. Nous le voyons dans tous les domaines. Dès que Sa Majesté le Roi intervient, le champ d'activité connaît un engouement sans pareil.

Je dirai que le problème vient de nous, en tant que citoyens. Nous dénigrons le Marocain et le produit marocain. Le jour où le citoyen marocain accordera une importance au travail fourni par un artiste marocain, similaire à celui accordé à un artiste étranger, nous irons loin.

Intervention de Mohamed Laroussi Écrivain, Scénariste

Je n'avais pas l'intention d'intervenir sur ce point, mais je pense qu'il faudrait arrêter de faire appel à la plus haute Autorité de l'État, dès qu'il y a un problème. Nous avons choisi l'option démocratique. La démocratie a ses règles, ses contraintes et ses attentes. Si nous rejetons la démocratie et demandons au Souverain de prendre tout en charge, nous n'avons plus qu'à enlever tous les ministres et le parlement. C'est une solution de facilité que de demander à Sa Majesté d'intervenir à chaque fois.

S'agissant du corps de mon intervention, je voudrais partager avec vous deux remarques : D'abord ma surprise. Je m'attendais à voir des adolescents. Mais ceci n'est pas vraiment le cas, je découvre que les « jeunes » ici présents ne sont plus aussi jeunes. Le jeunisme existe et il ne devrait pas exister parce qu'il ne faudrait pas qu'il y ait de la confrontation entre jeunes et anciens jeunes. Je suis un ancien jeune et j'ai donné du travail à Ayoub par exemple. J'ai écrit une pièce qui met en scène des jeunes et il me promet de la mettre en scène depuis maintenant plusieurs mois. D'ailleurs, je ne suis pas le seul ancien jeune à avoir donné du travail à Ayoub, Salaheddine Benmoussa, l'éternel jeune, lui a également écrit une pièce.



Ensuite, j'aimerais vous annoncer que nous venons de créer une association. Elle s'appelle Anouarts et est présidée par M. Najib Senhaji, et compte M. Belaid Bouimid en tant que membre du bureau. Les jeunes sont les principaux bénéficiaires de cette opération. Notre association met gratuitement, à la disposition des jeunes intéressés par la création artistique et culturelle, trois salles à Casablanca que sont le Ritz, l'ABC et le Rif qui appartiennent à M. Hassan Belkady.

Question de Don Bigg

Ces salles sont-elles adaptées pour des concerts ?

Réponse de M. Mohamed Laroussi

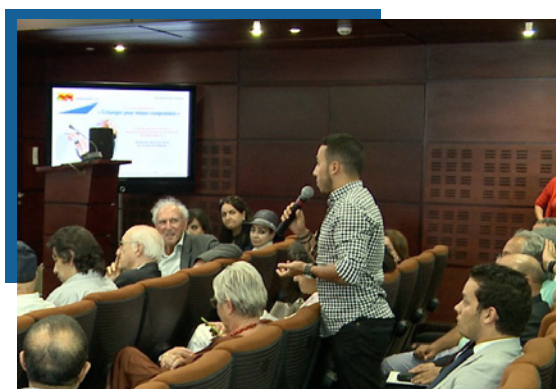
Le Ritz et l'ABC le sont. Le Rif ne l'est pas parce que le balcon ne le permet pas. Mais c'est une grande salle qui peut contenir jusqu'à 1 000

places. M. Hassan Belkady met ces trois salles à la disposition de notre association.

Question de M. Amine Kehlouch

Ma question est adressée à Don Bigg. Vous faites de la musique depuis 20 ans ou un peu plus. Et vous avez affirmé tout à l'heure pendant votre intervention que l'industrie musicale n'existe pas au Maroc.

Concrètement, qu'est-ce qui vous empêche de créer cette industrie aujourd'hui ?



Réponse de Don Bigg

L'industrie a besoin de fonds financiers conséquents.

Qu'est-ce qu'une industrie ? Je dirai que c'est une entreprise qui commence sur un plan micro pour arriver au final sur un plan macro.

L'industrie musicale génère des millions de dirhams depuis des décennies. Mais pour l'instant, au Maroc, ces revenus profitent davantage aux personnes qui exercent dans l'informel. Par exemple, Derb Ghallef est le plus grand Virgin

Megastore d'Afrique et il n'a jamais été régularisé.

Les personnes qui exercent à Derb Ghallef ne sont pas en faute dans la mesure où ils ont trouvé une alternative pour survivre. Si l'État était intervenu dès le départ et leur avait assuré les mêmes marges de profit sur des copies originales, ils n'auraient pas refusé. La tentation de l'informel serait toujours restée, mais avec un contrôle régulier, tout le monde aurait fini par se soumettre à la loi.

Maintenant, cette problématique n'est plus d'actualité car l'industrie du disque est désuète. Le présent et l'avenir maintenant s'orientent vers le digital.

Donc, qu'est ce qui rend ce secteur lucratif? Ce sont les salles.

Si des fondations ou des organismes privés et publics décident d'investir dans des espaces pour les reconverter en salles, les artistes trouveront des scènes pour se produire partout au Maroc et le public pourra payer une somme symbolique pour assister aux concerts. La gratuité a tué la culture au Maroc. Nous nous inspirons des

modèles occidentaux et les appliquons dans notre pays, et ce n'est pas étonnant de voir que le même modèle ne marche pas chez nous.

Je ne suis pas contre les festivals. Mais un festival devrait être une sorte de carte visite pour l'artiste. Mais pour des concerts et des tournées privés, il faut des salles.

Donc, je dirai que c'est une chaîne de maillons. Nous ne pouvons pas avoir 8 maillons sur 10. Soit nous disposons de tous les maillons, soit c'est un échec. Et c'est ce qui nous permettra d'avoir une industrie musicale au Maroc.

Intervention de M. Daniel Assayagh Militant associatif

Je voudrais vous féliciter chacun pour votre vécu. Je ne sais pas si c'est un encouragement, mais quand vous activez votre recherche, ne pouvez-vous pas faire valoir notre patrimoine immatériel? La référence du patrimoine immatériel est très importante dans le parcours des artistes.

Sinon, j'ai une question à Rebel Spirit. Vous habitez dans quel quartier? J'aimerais vous rendre une petite visite.



M. Abdelhak Najib

Le quartier s'appelle Salmia dans la périphérie de Casablanca.

Merci à tous pour votre participation. Nous ne pouvons malheureusement pas donner la parole à tout le monde, mais nous avons passé un bon moment de partage. Nous avons pu sentir cette ferveur chez les uns et les autres pour partager de manière spontanée et sincère un vécu et un

parcours. Nous nous donnons rendez-vous pour d'autres rencontres et d'autres conférences. Je tiens à remercier madame Benmehrez et madame Kably pour la qualité de ces rencontres et de ces initiatives, voilà un exemple par les actes. Nous sommes dans une institution financière qui ouvre ses lieux à la culture, à l'art et aux artistes. Merci encore et rendez-vous à la prochaine conférence!

Mme Mouna Kably

Merci Abdelhak. Merci à vous tous. Je vous invite à l'espace mitoyen pour un cocktail d'înatoire

pour que vous puissiez poursuivre vos échanges si vous le souhaitez. À très bientôt!

La rencontre en images







LA FONDATION Attijariwafa bank, UN ACTEUR CITOYEN AU SERVICE DU DÉBAT & L'ÉDITION, DE L'ÉDUCATION ET DE L'ART & LA CULTURE

La Fondation Attijariwafa bank déploie toute son énergie et son savoir-faire depuis plusieurs décennies, en soutenant trois domaines essentiels pour le développement de notre pays, à savoir le débat d'idées & l'édition, l'éducation, l'art et la culture.

Le pôle Édition & Débats a pour mission de promouvoir un débat constructif sur des problématiques économiques, sociales, sociétales, et culturelles. À travers son cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre », le pôle offre une plateforme ouverte aux opérateurs, acteurs de la société civile, étudiants et enseignants universitaires, afin de favoriser l'échange avec les experts marocains et étrangers. Par ailleurs, le pôle Édition & Débats apporte son soutien à la publication de livres et manuscrits, et assure la diffusion de travaux de recherche et de productions intellectuelles réalisés par les entités de la banque.

Le pôle Éducation apporte un appui à l'enseignement sur l'ensemble de sa chaîne de valeur, du préscolaire au supérieur, afin de contribuer à la réduction des taux d'abandon et d'échec scolaire. Le pôle initie ainsi de nombreuses actions structurantes dans ce domaine comme le programme d'appui au préscolaire en faveur du quartier de Sidi Moumen à Casablanca ; le soutien à l'amélioration de la qualité du primaire au niveau des établissements publics ; et le soutien aux élèves de classes préparatoires dans leur préparation aux concours d'accès aux grandes écoles, à travers les semaines de concentration et l'amélioration de la qualité

de vie dans les centres de classes préparatoires. Par ailleurs, le pôle Éducation a fait preuve d'innovation en créant, en partenariat avec Banco Santander, le master « Banque et Marchés Financiers » ainsi que le portail et la carte Jamiati.

Le pôle Éducation est également engagé en faveur de l'encouragement de l'esprit d'entrepreneuriat et l'accompagnement des jeunes promoteurs. Enfin, le soutien aux associations en faveur des populations démunies ou en situation précaire constitue un axe d'intervention majeur du pôle.

Le pôle Art & Culture est un acteur majeur dans la démocratisation de l'accès à la culture et à l'éducation artistique des jeunes. Depuis plusieurs années, le pôle apporte un soutien à la création artistique contemporaine et facilite l'intégration des jeunes talents dans le circuit artistique. De même, il accompagne les projets universitaires et associatifs visant l'épanouissement artistique en milieu scolaire et universitaire. Initiateur de plusieurs expositions monographiques ou collectives, le pôle Art & Culture contribue à la promotion des artistes africains et fait de l'art, un vecteur de rapprochement et d'échange interrégional. Il assure, enfin, la conservation et la valorisation du patrimoine artistique du groupe Attijariwafa bank.

Dans chacun de ses trois pôles, la Fondation Attijariwafa bank a développé une expertise qu'elle met au service de la communauté ou tissé des partenariats solides avec des associations de renom afin d'optimiser la portée de ses initiatives citoyennes.



التجاري وفا بنك
Attijariwafa bank

Croire en vous

attijariwafabank.com